

TRADUIRE FREUD

Coordination et rédaction
EMMANUÈLE SANDRON

« ...ET J'AI SIGNÉ UN CONTRAT AVEC FREUD »

EMMANUÈLE SANDRON

Dans le feu de l'entretien, un traducteur prononce cette phrase étonnante : « ... et j'ai signé un contrat avec Freud. » Le lapsus est magnifique. Il y en a eu d'autres, bien sûr – je pense à cet autre collègue qui me confiait avoir un jour confondu « puberté » et « adultère » dans une traduction de Freud –, mais celui-ci m'a incitée à m'interroger sur les relations qu'entretiennent les traducteurs avec l'auteur de l'original et avec l'original lui-même, dans un contexte de fidélité absolue due au verbe du Père ou de son représentant sur terre (l'éditeur).

On se replongera avec intérêt dans la riche allocution que le philosophe Jean-Michel Rey a consacrée à la notion d'original à Arles, en 1988¹ : « J'ai le sentiment que la fascination de l'original n'a plus lieu d'être, à partir du moment où il y a traduction, où il y a une dynamique et un passage qui permettent à un original second de se former. » La même année, Marc de Launay signait dans un numéro de la revue *Le Coq-Héron* consacré à la traduction et à la psychanalyse un article² singulier à partir d'un passage du *Gai Savoir* où Nietzsche compare la vérité à une femme, et plus particulièrement à Baubo, figure de la mythologie qui, pour distraire Demeter de son chagrin d'avoir perdu sa fille, soulève sa jupe et lui montre son sexe, dans un geste qui pétrifie d'effroi autant qu'il suscite l'hilarité générale. Marc de Launay y faisait l'hypothèse que cet extrait avait été malmené par ses traducteurs (Vialatte confond

¹ *Actes des Assises*, voir également *Petite bibliothèque subjective du traducteur freudologue*.

² Marc de Launay, « À supposer que la vérité soit une femme », *Le Coq-Héron*, n° 105, *Traduction et psychanalyse*, Paris, 1988.

« nature » et « vérité », Klossowski saute une phrase) parce qu'ils auraient été « médusés par le texte source ».

Les phrases qui suivaient cette analyse me semblent mériter qu'on s'y attarde : « Lorsqu'un texte organise ou véhicule une symbolique inconsciente [...], certains de ses effets ne manquent pas d'agir sur le lecteur, *a fortiori* si le dispositif au sein duquel est prise la lecture surdétermine ces effets, comme c'est le cas pour la traduction, lecture par excellence, c'est-à-dire interprétation et réécriture. »

Face au texte « parental » que serait le texte source, le traducteur devrait « réaliser un idéal du Moi d'autant plus inaccessible que le Surmoi est impérieux ». Plus loin : « S'il est bloqué dans son idéal de produire le même texte, le traducteur sera condamné soit à ne pas pouvoir traduire, soit à mimer le texte original, soit à succomber aux symboliques qu'il véhicule. » La traduction, poursuit Marc de Launay, est alors une question de choix... coupables : « [...] le traducteur doit assumer la difficulté d'une écriture seconde, réécriture "coupable" d'avoir, par ses choix mêmes, lésé le texte-source [...]. Or ce n'est possible qu'en donnant à la perte sa compensation instituée : la différenciation (c'est le sens de bien des "rites de passage"), autrement dit, s'agissant de traduction, l'autre texte (texte cible) qui accepte aussi sa condition et sa limitation historiques. »

De lire cela m'a donné envie d'interroger un psychanalyste sur la question. « Freud parlait de trajet à faire, d'aller voir par soi-même selon le conseil kantien (« *Sapere Aude !* ») et donc de vivre, d'éprouver, au sens d'*Erlebnis*, la psychanalyse et non de l'apprendre comme une technique, m'a dit le psychanalyste Joël Bernat. Le risque est celui de nos "préférences pulsionnelles" qui peuvent distordre les choses. On l'entend dans les fautes de traduction : on projette notre névrose, d'où les écarts... Qui détient le "vrai" Freud ? C'est encore et toujours la question de la Vérité, dont le deuil est si difficile... L'acte de traduire ne peut se faire sans l'analyse du souci de coller à ce qui serait une Vérité gisant dans le texte, de la découvrir et de la transmettre. Nous sommes là à l'orée de cette contrée mythique du TOUT : tout dire, tout savoir, tout expliquer... »

« Pour moi, poursuit Joël Bernat, "comment parler freudien ?" est le déplacement de cette autre question : "comment être Freud ?" Parler ses mots, penser ses pensées, être un écho, ne me transformera jamais en lui ! Je préfère de loin une lecture qui se donne la place pour associer, où le lecteur est un sujet que le texte éveille, emporte dans sa propre

histoire de sujet, sur le fil associatif, vers les méandres d'un parcours où le refoulement fonctionne. Le texte doit être "embrayeur", doit pousser à l'analyse. La lecture analytique, bien au-delà du souci du bon mot, du bien traduit, du transmissible, doit autoriser une perlaboration. Il s'agit de traverser une œuvre, tout comme la cure est une traversée du fantasme. Comme le pointait Fédida, il n'existe pas de théories qui seraient non œdipiennes, sans refoulement. Aussi ne peut-on lire, traduire, transmettre en contournant le refoulement. Sinon nous chutons dans le discours névrotique de la maîtrise, de l'illusion d'emprise théoricienne. »

Et le rapport à Freud ? « Notre rapport à Freud, comme précisément à tout maître mort, est une scène où se répète un lien à un autre père, à son savoir supposé. Aussi, lecteur comme traducteur, y a-t-il deuil à faire, perte à éprouver : du père au fils, tout ne se transmet pas, et du manque ainsi tracé, peut émerger quelque chose que j'ai à produire pour être père (transmetteur) à mon tour, laissant moi aussi une place pour les (pour)suivants. Ma pratique est marquée de Pontalis, Winnicott, Granoff et quelques autres. De façon générale, ce n'est pas le mot qui compte, pour moi, et encore moins le concept, mais la chose qui est dedans ou dessous, sa chair... »

Si l'inconscient est structuré comme un langage, la question de la structure du langage et de son fonctionnement se pose avec une acuité particulière dans la traduction de la psychanalyse. Les uns ne voient que les briques de Lego (les préfixes, les suffixes, les radicaux) et ignorent délibérément qu'elles constituent une tour. Les autres ne voient que la tour et ignorent délibérément qu'elle est constituée de briques. D'un côté les tenants du signifiant cher à Lacan, de l'autre ceux du signifié. Alors, après le « plaisir de la lecture » évoqué par Denis Messier à la fin de son entretien, je me dis en écoutant Joël Bernat que voici un beau programme pour le traducteur : s'occuper de ce qui est dans ou sous les mots. De leur chair...